

—Je ne dis pas le contraire, mais c'est aux portes de Paris, fit observer le comte.

—Qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous qui avez du temps et de l'argent ? répliqua le nabab qu'emportait sa passion bien connue pour la chasse. En êtes-vous à regretter quelques francs, quelques heures, quelques jours même pour vous donner la satisfaction d'attaquer un gibier qui a pour se défendre la ruse, la force, l'espace, la liberté ? Tenez, voulez-vous que je vous parle franc ?

—Faites, prince...

—Vous n'êtes pas chasseur.

—Moi, se récria chaleureusement le gentilhomme, je suis chasseur, je m'en vante. J'ai été élevé à une école...

Il s'arrêta brusquement.

—Laquelle ? demanda le nabab.

—Mais...celle de mon père d'abord...balbutia le comte.

—Et ensuite ?

—Celle d'un garde de mon père qui passait pour le plus habile veneur de la contrée.

—Le gentilhomme se faisait arracher l'une après l'autre les réponses embarrassées qu'il faisait aux questions de l'étranger.

—Et comment se nommait ce garde ? interrogea le nabab avec incrédulité.

—Il se nommait Pâris, dit le comte avec effort.

Le prince se retourna subitement vers son intendant.

III

COMMENT LA BARONNE ET SA FILLE APPRIRENT LA MOITIÉ DU NOM DE LEUR SAUVEUR

Le comte s'attendait si peu à ce que le nom qu'il venait de prononcer éveillât le moindre écho dans l'esprit du prince Cachemire, qu'il pâlit affreusement.

Il jeta les yeux sur Berger et devint livide. On aurait dit que l'aspect de ce singulier personnage lui faisait peur. Cependant il se remit promptement, et s'adressant à Berger :

—Ah ! dit-il d'un air dégagé, vous avez connu Pâris ?

—Oui, monsieur le comte.

—A Cayenne.

—Vous êtes donc un ancien habitant de Cayenne ? demanda le gentilhomme qui tressaillit.

—Non, monsieur le comte, j'ai habité Cayenne, mais non pas en la qualité que vous croyez, répondit Berger.

—En quelle qualité donc ?

—Comme domestique du gouverneur.

—Y a-t-il longtemps ?

—Cinq ans environ.

—Comment avez-vous connu le Pâris dont je parle, et comment savez-vous que celui-là est le même qui se trouvait à Cayenne ?

—Parce que je savais que le transporté Pâris avait été garde chez le comte d'Olligny.

—Qui vous l'avait dit ?

—Le gouverneur.

—A quel propos ?

Berger ne répondit pas directement à cette question. Il se croisa les bras sur la poitrine et se campa en face du gentilhomme.

—Regardez-moi bien, monsieur le comte, dit-il.

M. d'Olligny releva la tête, mais il la baissa presque aussitôt.

—Je vois que vous l'avez déjà remarqué, fit Berger. C'est effrayant, n'est-ce pas ?

—Quoi donc ? demanda le comte.

—Comme je ressemble à ce Pâris ! répondit Berger.

—C'est vrai, dit le comte en se reculant involontairement ; cela m'avait frappé.

—Rassurez-vous, reprit Berger. Ce n'est pas lui qui vous parle. Il est mort.

—Mort ! répéta le gentilhomme avec une joie secrète. Depuis quand ?

—Depuis environ quatre ans.

—Dans quelle circonstance ? Le savez-vous ?

—Sans doute, répondit Berger. Pâris, qui s'était signalé par sa bonne conduite et quelques actes de dévouement, avait obtenu, sans le demander, une diminution de peine de cinq ans. Il n'avait donc plus que cinq ans à passer à Cayenne, quand on l'envoya au pénitencier de Sainte-Marie, du côté de l'Oyapock. C'est là que l'on comptait lui faire terminer son temps, mais on avait calculé sans les évasions fréquentes dont ce pénitencier fut le théâtre.

Le comte écoutait avec une attention soutenue, sans quitter des yeux l'intendant.

—Pâris, poursuivait celui-ci, n'eût pas la patience d'attendre que sa peine fût expirée. Inspiré par des exemples malheureux, il prit la fuite en compagnie d'un nommé Gallois. Quo devinrent les deux fugitifs ? A quelle mort horrible ont-ils succombé ? On l'ignore, car on ne retrouva même pas leurs cadavres.

—Alors comment sait-on qu'ils sont morts ?

—Parce qu'il n'y a pas d'exemple qu'une seule tentative d'évasion ait réussi par le chemin qu'ils ont été forcés de prendre.

—Si cela était arrivé pourtant ?...dit craintivement le comte.

—Ce serait un tel miracle que je n'y croirais pas moi-même, répondit Berger. Aussi Pâris et Gallois ont-ils été portés comme morts sur la liste des transportés.

—Et je n'en suis pas fâché, ajouta Berger.

—Pourquoi donc ? demanda le gentilhomme.

—Parce que cette ressemblance que j'avais avec lui était pour moi la source de mille contrariétés. Comme je me nomme Berger et que votre ancien garde se nommait Pâris, mes camarades ne m'appelaient plus que le Berger Pâris. Était-ce assez amusant pour moi d'être comparé avec un voleur et un assassin ?

—En effet, dit le comte avec un sourire contraint, ce n'est pas flatteur ; mais puisque vous êtes à peu près certain d'en être débarrassé...

—À peu près, dites-vous ? interrompit Berger ; c'est-à-dire que j'en ai la conviction si intime que, si jamais il reparaisait —ce qui est inadmissible—je lui soutiendrais que ce n'est pas lui.

—Tant mieux pour vous ! fit le comte.

Et il se retourna vers le prince, qui, pendant cette conversation, n'avait pas cessé de contempler la mer.

—Vous avez entendu cette histoire, demanda le gentilhomme.

—Si je l'ai entendue !...s'écria le prince. Je finirai par la savoir mieux que lui, cette histoire. Voilà plus de vingt fois que Berger me la raconte !

Et il fit un geste d'impatience.

Le comte en fut étonné.

C'était la première fois qu'il voyait le prince sortir de son calme oriental.

—Je vous demande pardon, dit le gentilhomme, d'avoir évoqué devant vous cette sotte histoire. Je ne pouvais pas me douter que vous en fussiez rebattu, et que le nom de cet homme eût résonné à vos oreilles jusqu'au fond de l'Hindoustan. Vous m'en voyez surpris moi-même au-delà de toute expression...

—Je ne vous en veux aucunement, répondit le nabab qui avait déjà repris son air de profonde indifférence.

—Bien sûr ? fit le comte.

—À propos de quoi vous en voudrais-je ? fit le prince en souriant. A propos de ce Pâris ? Qu'avons nous de commun, vous et moi, avec ce misérable ? N'y songeons plus, et que tout soit dit.

—Alors, pour me prouver que vous ne me gardez pas rancune, promettez-moi, prince, de m'accorder la faveur que je vais vous demander.

—Laquelle ? dit le nabab étonné.

—Vous parliez tout à l'heure de chasse avec une telle animation, et je vous suis si grand amateur, que j'ai entrepris de